

Sacrifice...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 8 septembre 1934

Ceux qui se sacrifient, ce sont les ministres — et quels hommes pourraient aimer le sacrifice davantage, le désirer davantage, s'y adonner avec plus de zèle que nos ministres ? Ils en ont fourni des preuves éclatantes, des démonstrations lumineuses, des arguments irréfutables : car ils vivent dans le sacrifice depuis qu'ils ont pris sur eux le fardeau du pouvoir — nul matin ne se lève sur eux qu'ils n'aillent à sa rencontre, nul soir ne tombe sur eux qu'ils n'y soient poussés. Ils se sacrifient quand ils travaillent, et se sacrifient quand ils se reposent ; ils se sacrifient quand ils sont bien portants, et se sacrifient quand ils tombent malades ; et ils se sacrifient d'une façon toute particulière en demeurant à leurs postes, alors même que tout au monde les en dégoûte, et en poursuivant la conduite des affaires, alors même que tout au monde les en éloigne. Et que dire de gens qui ne veulent que le bien, rien que le bien, pour leur pays, et qui n'en peuvent réaliser la moindre part, mais qui n'en demeurent pas moins à leurs postes, et continuent de fréquenter leurs bureaux, non par amour de rester en poste, ni par préférence pour la fréquentation de ces bureaux, mais par pur sacrifice pour ce pays — ce pays qui, s'ils venaient à abandonner les postes de commande, se trouverait à chercher des ministres sans en trouver, à chercher des hommes compétents sans en obtenir, exposé à tous les périls sans un seul de ses fils pour l'en défendre. Croyez-vous que notre bon président du Conseil demeure à son poste par amour de ce poste, par désir de ce poste, après tout ce qui l'a frappé d'échec, tout ce qui l'a accablé de défaite, après que Dieu lui a décrété une telle incapacité à résoudre les problèmes du pays — ces problèmes qu'il s'est efforcé, de toutes ses forces, de résoudre par des moyens pratiques, et quand ces moyens l'eurent épuisé, s'est efforcé, de toutes ses forces, de les résoudre par des moyens politiques, et quand ces moyens, à leur tour, l'eurent épuisé, s'est efforcé, de toutes ses forces, simplement de se remettre à Dieu, de se soumettre au décret du destin, et de les résoudre par la patience, par l'endurance, et par l'attente de ce que les jours pourraient bien révéler — dans l'espoir que ces problèmes finiraient peut-être par se résoudre d'eux-mêmes, ou qu'un ange descendrait du ciel pour les résoudre, ou qu'un démon surgirait de la terre pour les résoudre, l'un par la permission de Dieu, l'autre par celle de Satan ?

Croyez-vous que notre bon président du Conseil demeure à son poste, sous ce lourd fardeau de soucis, par amour du poste ou par désir de ce poste ? Certainement pas — c'est le sacrifice, et le sacrifice seul : le sacrifice de sa santé et de sa tranquillité d'esprit, de son bien-être et de la joie de ses propres yeux, pour la patrie elle-même, cette patrie dont ne néglige la cause que l'ingrat envers ses bienfaits, et l'homme sans reconnaissance pour la bonté qu'on lui fait. Et dites-en autant de tous nos ministres sans exception : ils ne demeurent pas à leurs postes par amour de ces postes, ni par préférence pour le rang et l'autorité que ces postes leur confèrent, ni par avidité pour la richesse et les privilèges que ces postes leur procurent — c'est le sacrifice, et le sacrifice seul, qui les maintient en fonction, eux qui détestent de tout leur cœur ces fonctions.

Je connais bien des Égyptiens qui n'ont pas dormi la nuit dernière, par amour pour les ministres, par tendresse pour les ministres, par compassion pour les ministres, priant pour les ministres, et les remerciant du sacrifice qu'ils offrent à l'Égypte, et remerciant Dieu de leur avoir inspiré cet amour du sacrifice au service de l'Égypte. Et je connais bien des Égyptiens qui ont passé la noirceur de la nuit à implorer Dieu tout-puissant, le suppliant d'accorder à nos ministres la force de porter ces fardeaux qu'ils se sont si résolument imposés, en un temps où l'égoïsme s'est répandu parmi les hommes et où la paresse s'est propagée parmi eux, si bien que chacun cherche à s'alléger de ses fardeaux et à fuir ses obligations. N'y eut-il pas un Égyptien qui récita la litanie de Ya-Sin toute la nuit ? Et tel autre qui récita la sourate liminaire, la répétant toute la nuit durant ? Et tel autre encore qui récita la sourate de la Sincérité, la répétant depuis que la nuit s'était assombrie jusqu'à ce que l'aube parût ? Et d'autres qui récitèrent des litanies, d'autres qui prononcèrent des formules, d'autres encore qui composèrent des talismans — tous suppliant Dieu de venir en aide aux ministres pour porter ce qu'ils portent, et de leur accorder la patience dans l'épreuve qu'ils se sont eux-mêmes imposée. Et cela, parce qu'ils avaient lu les journaux du soir, et y avaient vu que nos ministres, ayant considéré l'état de l'Égypte, et sentant combien elle a besoin qu'ils demeurent en elle, qu'ils veillent sur elle et qu'ils gardent l'œil ouvert sur ses intérêts, avaient pris une décision — et quelle grave décision ! — s'étaient résolus — et quelle lourde résolution ! — s'étaient résolus à demeurer : non point, certes, à leurs postes, car à ces postes ils sont déjà solidement attachés par des cordes — mais en Égypte même, tout au long de l'été. Ils avaient résolu qu'aucun d'entre eux ne se rendrait en Europe. Ils s'étaient interdit la traversée de la mer, la visite de Paris, la jouissance des

paysages verdoyants des montagnes, les cures des eaux de source, et toutes ces belles délices auxquelles ils avaient coutume de se livrer chaque année, à l'approche de l'été. Ils avaient résolu de demeurer à Alexandrie, et de se contenter, cette année, de sa brise — que les gens disent rafraîchissante, et qui ne l'est nullement — et de sa mer — que les gens disent belle, et qui ne l'est nullement — et de tout ce qu'Alexandrie offre à ses estivants, et que les gens appellent plaisir, repos et bonheur, et qui n'est ni plaisir, ni repos, ni bonheur, mais rien d'autre que douleur, fatigue et misère. Et ils avaient résolu de se contenter de ce qu'il en coûte à l'État pour les envoyer estiver à Alexandrie — cette somme dérisoire, infime, qu'il dépense pour eux et pour les fonctionnaires, grands et petits, qui les accompagnent — plutôt que de lui imposer ces autres dépenses qu'entraîneraient inmanquablement le voyage en Europe et le séjour dans ses grandes villes.

Puis ils résolurent que, s'il devenait absolument impossible de se passer d'un changement d'air, d'une distraction pour l'esprit et d'un changement de décor pour les yeux, ils auraient recours à l'un des navires de l'État, y passant une journée, ou une partie de journée, se promenant en mer ou se rendant jusqu'à la frontière. Tout cela, les ministres le résolurent non par dégoût du voyage, ni par aversion pour le repos, ni par répugnance à traverser la mer, mais par pur sacrifice pour l'Égypte, parce que l'Égypte a besoin d'eux, est éprise d'eux, ne peut supporter patiemment leur absence, et ne peut manquer de sentir leur présence en elle, chaque fois que brille le soleil du jour ou que scintillent les étoiles de la nuit. Avez-vous jamais vu sacrifice semblable à ce sacrifice ? Avez-vous jamais vu abnégation approchant cette abnégation ? Avez-vous jamais vu patriotisme égalant ce patriotisme ? Avez-vous jamais vu ministres comparables à ces ministres ? Certainement pas.

Et nous ne croyons pas ces envieux au cœur fermé, qui nourrissent leur âme de haine et de rancune, et qui tordent leur langue en propos dénués de perspicacité comme de bon sens, lorsqu'ils prétendent que certains événements sont sur le point de se produire, que de graves affaires sont sur le point de survenir, que des dangers menacent, et que seule la nécessité, et rien d'autre, contraint les ministres à demeurer pendant l'été. Certainement pas. Ne croyez pas non plus ces envieux qui pérorent dans les cercles et laissent leur langue courir, prétendant que nos ministres ne veulent pas quitter le pays avant que le Haut-Commissaire ne le quitte lui-même — de sorte qu'une fois le Haut-Commissaire parti à la fin de ce mois, et la saison des congés

achevée, nos ministres se trouveraient contraints de rester. Car nos ministres sont bien trop grands, et bien trop jaloux de leur propre dignité, pour jamais faire dépendre leur voyage et leur séjour d'un représentant étranger — fût-il le Haut-Commissaire lui-même.

Et ne croyez pas non plus ces envieux qui, seuls avec eux-mêmes et avec leurs propres démons, murmurent que nos ministres ont flairé dans l'air l'odeur de la démission, et veulent l'attendre en Égypte, tranquillement, jusqu'à ce qu'elle les atteigne — répugnant à voyager de peur que la démission ne les rattrape pendant qu'ils sont au loin, et dispersés.

Nous ne croyons rien de tout cela. Croyez plutôt ce que je vous dis : nos ministres demeurent à leurs postes en se sacrifiant, demeurent en Égypte tout au long de l'été en se sacrifiant, et s'ils venaient à voyager et à goûter aux plaisirs et aux délices de l'Europe, ils voyageraient encore en se sacrifiant — car ils sont nés pour le sacrifice, n'en connaissent point d'autre, n'aiment rien d'autre, et ne penchent que vers lui.

Priez donc Dieu avec moi qu'il leur accorde une longue vie sur cette terre — non un long maintien dans leurs fonctions, car c'est là tout autre chose, et la chose à laquelle nos ministres tiennent le moins.